

Anne Segal

Sonnets cognés

Pourquoi je n'aime la voix que fêlée ?
André Frénaud

GOUTTES
tombent
dans une flaque.

Couinement de lattes à l'étage,
un corps s'éveille, cherche un lieu
où découper les jours qui viennent :
comment gommer le gribouillis
des pas inutiles ?

Voilà qu'elles fouettent le carreau,
les mots dérapent, heurtent la bête,
croquent à belles dents le vif, pleurs,
impossible d'atteindre le robinet, ça déborde.

L'eau est tiède sur la peau :
pourquoi pas s'y noyer ?

*

CROISÉS, doigts se raidissent,
os se cognent, frappent l'air,
dessinent des couteaux :
dedans ne se contient plus,
le poing porte, brûle,
ça rue dans les brancards
et se retire comme la mer.

Le corps aventureux entre dans la glace :
à nous l'embarquée des courants d'air !
L'infini du silence quand j'épluche les patates
contemple les toiles d'araignée, d'un œil
un rien amusé.

Alors, je rature la grisaille, la plie,
calme le jeu.

*

L'INCERTAIN apaise les frissons,
mène à une langueur de pierre,
ce recours dont le corps rêve.

Comment abattre ses cartes si
déséquilibre et dissonance savent
garder l'œil ouvert ?

Lentement j'ordonne les pistes,
fomente une pensée forte.
Ce qui tarde me tourmente :
quoi passe sans rien délaisser ?

Une trace, si légère, un éclat de rire,
voilà ce qui trouble, là où je trébuche
comme un dégradé de couleurs précède
la chute d'une feuille.

*

LE FEU avait pris dans les voiles,
chaloupes par-dessus bord, renversées.
Les hommes à califourchon jouaient des coudes
où la vie piaille.

La rive avait déserté le paysage.
Ils nagèrent jusqu'à l'horizon,
corps malmenés par les vagues.

Au matin la mer resta muette,
ne laissa rien pressentir de leur noyade :
la boîte s'était comme refermée.

L'avenir est chronophage
dans le ventre de la mer.
À l'instant de sa disparition
le ciel s'est ouvert.

*

JE DÉSHABILLE les nuages
sans idée de leurs corps.
Partout je les vois.
Je suis leur ombre
mise à nue.

Ouvrant les yeux dans le noir,
des passants passent et
repassent,
figés dans leur regard
vide.

Autrement je retourne l'humus,
laisse faire les saisons, leur travail de fourmis :
aussi bien qu'on se bouscule, je me réveille.
Regardez-moi ce paysage !

*

ÉTAIT-CE L'ÉTÉ dernier, ma connivence avec l'eau sur la peau
quand la frayeur éclaboussait les jours, leur peu de présence ?
En rêve je trébuchais sur le sommet des vagues,
furieuse de n'apercevoir aucune âme qui veuille vivre,
même mal adossée à nos châteaux de sable.

J'apercevais pourtant, bravant la bêtise des uns,
l'indifférence des autres,
corps électrique de ne vouloir courber l'échine :
avais-je seulement compris le sens de la marche ?
Les pierres du chemin écorchent les orteils :

on trouve si rarement la clef des champs !
On voudrait être tendue entre deux arbres,
corde où sèchent de beaux draps blancs
ou écran pour ombres chinoises.

*

VENT ARRIÈRE, tout bouge dans les combles,
le bruit des murs réveille les muscles.
Cogne ce qui résiste, hurle la nuit,
une solidité mentale mutilée
au fond vacille.

Et nous voilà dans l'espace en friches,
les yeux rougis par la poussière :
les particules recouvrant le moindre objet
étouffent nos cris au milieu des bâches,
des outils qui nous sont étrangers.

Que dire sous la menace ? Les mots se retirent,
frôlent les parois suspendues :
ai-je l'âme voyageuse
sous l'éboulis ?

Anne Segal, à l'origine comédienne, se consacre depuis de nombreuses années à la lecture à haute voix de poètes dont l'univers lui est proche (Vargaftig, Celan, Ginsberg, Cendrars, Fondane, etc.). Elle a publié ses premiers poèmes l'an passé dans la revue *Europe*.